

Sous le gui

Autor(en): **France, Jeanne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 50

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-254224>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

++ ++ POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUUY



N° 50

Supplément du Dimanche 11 décembre

1904

S O U S L E G U I

Histoire de Noël, par Jeanne FRANCE (Suite)

Eh bien, continua-t-elle, puisque grand'mère est un peu fatiguée, je vais terminer. C'est court et lugubre. Une centaine d'année plus tard, une arrière-petite-nièce d'Yseult s'avisait d'ouvrir un immense coffre, dans une chambre abandonnée, sous les combles de la tour du Nord. Elle trouva dans ce coffre un crâne, des ossements, des bijoux, des étoffes, une branchette de gui. On devina la pauvre et joueuse Yseult, blottie pour se faire chercher dans le grand bahut, et le ressort se refermant, et ses cris inentendus... Voulez-vous bien ne pas sourire, incrédule ! gronda tout-à-coup Mlle de Roy-Moëllac, ne sachant pas interpréter le sourire de douloureuse tendresse errant sur les lèvres du jeune homme. Dès demain, je vous montrerai le coffre... devant vos yeux, je ferai jouer le ressort... Seulement, je ne me cacherai pas comme mon antique marraine ; on est plus sérieux de notre temps... Avez-vous oui le commencement?... Non !... Eh bien, je vais vous le conter. C'est poétique et joli comme un lai d'amour.

Fâcheusement pour elle, Hubert entra, venant enlever son camarade, traité de transfuge. Si rares et si courts revoirs, et tant de choses à se dire ! Déçue, car elle avait compté sur l'amour ignoré, puis deviné, de l'ancienne Yseult pour faire pressentir un charmant et moderne mystère, la pauvre petite eut le cœur tout gros, en un pressentiment de l'avenir implacable.

La vieille marquise s'organisait, devant veiller, pour une petite sieste avant le souper. Doucement Amélie passa son bras sous celui de sa cousine, et l'emmena dans la grande salle, très insuffisamment éclairée par les lueurs décroissantes des foyers.

— J'immagine, commença-t-elle, s'arrêtant dans une zone d'ombre, et prenant sa voix la plus insinuante, que ce soir une autre Yseult sera fiancée en ce château et que l'heureux chevalier aura nom : Adhémar de Gérodias.

— Cela m'étonnerait ! fit Yseult un peu sèchement. Moi,

je m'imagine un autre couple de fiancés... N'es-tu pas lasse de faire souffrir ce pauvre M. Perrassier ?

— Oh ! souffrir !

— Dame ! Il doit t'aimer ; pourquoi sans cela te demanderait-il, lui riche industriel ?

— Je crois que je lui plais, mais il ne me plaît pas ; ni jeune, ni beau, ni distingué, sa fortune me séduirait si elle était solide ; l'est-elle ? Il court certains bruits... Toute la question est là... J'ai répondu... A ton tour, maintenant. Avoue que tu aimes Adhémar ?

— Non pas ! Il ne me plaît ni me déplaît... Et j'ai grand peur qu'il n'aime mieux ma dot que moi.

— Que veux-tu, ma chère, c'est là l'éternel souci des filles riches. Il faut bien qu'elles paient leurs chances. Moi, au moins...

Yseult ne relevait jamais les mots amers de la pauvre fille aigrie, qu'elle croyait d'ailleurs très bonne au fond.

— Oui, tu as raison, c'est la rançon de notre argent, fit-elle pensivement. C'est pour cela que je rêve... Oh ! ma mie, si tu savais quel gentil rêve !

— Bon ! pensa Amélie. Nous y voilà !

— Me marier à ma guise, avec un mari de mon choix, intelligent et bon, timide amoureux n'osant pas se déclarer, me chérissant dans l'ombre !... Lui tendre la main en toute certitude, l'amener dans la pleine lumière du bonheur. Et me moquer des Gérodias et autres calculateurs !

— Tu le connais cet amoureux dans l'ombre ?

— Et toi aussi !

— Ce n'est pas M. Hérard, au moins ?... Une mésalliance pareille !

— Si c'est lui !... Mésalliance ! En voilà un mot démodé à notre époque...

— Jamais ta grand'mère ne consentira... Et Hubert lui-même...

— Eux, ils seront ravis ! Pour grand'mère, mon bonheur avant tout.

— Tu m'épouvantes... Dans quel guépier vas-tu l'engager ? Crois-moi, il ne t'aime pas. Et s'il l'accepte, c'est un calculateur.

Le joli rire d'Yseult vibra.

— Lui, un calculateur ! Pauvre Miche ! Accuse-le tout de suite de vouloir mettre les tours de Notre-Dame dans sa poche ! Lui, un dévoué jusqu'à l'abnégation, renonçant à sa brillante carrière d'officier de marine, lorsque son père est mort, pour aller cultiver le domaine, et donner du pain à sa mère et à sa sœur !

— Justement ; trop d'abnégation ; tête de rêveur s'emballant, d'artiste un brin toqué, et maintenant se rendant compte de sa sottise, devenu pratique.

— Tais-toi ! Tu l'insultes ! Et s'il m'épouse, tu regretteras d'avoir insulté mon mari. Je l'excuse : tu ne le connais pas. Au moins conviendras-tu que c'est réellement un artiste ?

— Je ne suis pas compétente.

Puis, tout à coup, avec un réel intérêt :

— Tu crois vraiment qu'il a du talent, qu'il peut arriver à quelque chose dans le domaine de la musique ?

— Mon frère, qui s'y connaît, lui, en est tellement convaincu, qu'il lui offre, à titre de prêt, la somme nécessaire pour faire jouer un premier opéra. Il affirme que ce serait une révélation, et qu'il serait célèbre le lendemain.

La cousine pauvre... et ambitieuse, resta rêveuse ; Yseult crut l'avoir convaincue.

— C'est vrai... Comtesse Adhémar de Gérodias, cela sonne bien. Mais un Monsieur comme tout le monde, banal et peut-être cupide ! Un mariage de raison, préparé par les familles !... Quelle différence, s'il m'aime, s'il a du génie !... Ça vaut bien un titre !

Affectueusement, elle passa son bras autour de la taille de l'amie traîtresse, songeant à lui payer sa dette de gratitude en lui volant le fiancé choisi, et tout bas, elle avoua :

— Mon plan est fait : ce soir, au moment où sonnera minuit, je serai auprès de M. Michel... Un regard, un geste, la main tendue vers lui... Ensemble, les premiers, nous passerons sous le gui. Vraiment aurai-je peu de chance si l'amoureux gelé ne se dégèle pas instantanément, se révélant à la suite du baiser permis. Aussitôt je l'adresserai à Hubert, avec ordre d'en faire son confident ; Hubert, enchanté, le conduira à grand'mère. Cette nuit de Noël peut être une nuit de fiançailles.

— Le pot au lait de Perrette ! siffla Amélie entre ses dents serrées.

— Suis-nous, continua Yseult sans l'écouter, si tu crois pouvoir chérir M. Perrassier, si réellement la fortune te tente. A notre suite, Hubert, ravi de pouvoir donner à sa chère petite femme un baiser de plus sans être raillé. Enfin, j'ai donné le mot d'ordre à Bihannec et à Naïk ; encore des amoureux transis ! Hein, serait-ce joli ? Quatre couples heureux ! Trois fiançailles !

Elle battait des mains, un peu fiévreuse.

— Et M. de Gérodias?... Qu'en fais-tu ? Qui entraînera-t-il sous le gui ?

— Grand'mère ! fit la jeune fille en un joyeux éclat de rire.

— Prends garde ! Et Amélie s'efforçait à prendre une allure prophétique. Il ne t'aime pas. Tu vas bien inutilement te compromettre, manquer aux convenances.

— Comment sais-tu qu'il ne m'aime pas ?

L'inquiétude la mordait au cœur.

— Tu verras, répondit simplement Amélie, en se hâtant vers Anaïk qui passait dans le corridor, chargée et affairée, et s'offrant à l'aider.

Mais tout en paraissant s'affairer aussi, elle ruminait ses plans mauvais et machiavéliques.

La joie d'Yseult était tombée.

— Peut-être a-t-elle raison, soupirait-elle. Peut-être ne m'aime-t-il pas.

* * *

La soirée fut délicieuse. On chanta de vieux Noël, dont les gens du château et des fermes, familièrement mêlés aux nobles invités, redisaient les refrains. Ensuite, Michel Hérard se mit au piano, et dans des improvisations simples et belles, fit tressaillir tous les cœurs en une exquise communion d'art.

— Il a réellement du talent, songeait Amélie. Il peut devenir quelque'un, être joué, gagner de l'argent. Il est cent fois mieux malgré sa réserve, que le gros Perrassier... Et jeune, distingué, de bonne famille, sortant de l'Ecole navale.

Puis des chiffres dansaient dans sa cervelle.

— La marquise a promis de me donner cinquante mille francs de dot. Si Hubert prête une vingtaine de mille francs à son camarade, on aurait le temps d'attendre sans inquiétude le succès, tout en vivant largement.

Décidément, conclut-elle, je vais tenter la chance. Tant pis pour Yseult ! Elle sera comtesse.

Vers onze heures et demie, une grande ronde fut organisée. Tous pêle-mêle, au hasard, on suivait les préférences, les castes mêlées, jeunes et vieux... Lentement on chanta un antique chant populaire, où la religion simple et le naïf amour se mêlaient poétiquement. Seule, l'aïeule demeura dans son fauteuil, et Michel sur son tabouret de piano, s'obstinant à accompagner le chœur, malgré la défense d'Yseult ; Amélie s'arrangea pour être à côté du comte de Gérodias.

— Savez-vous ce qui va se passer tout à l'heure ? lui glissa-t-elle.

En deux mots elle lui narra le privilège du gui, le baiser autorisé.

— L'un de nos gens, timide jusqu'ici, va entraîner sous le gui sa future accordée. Peut-être moi-même consentirai-je à suivre celui qui veut devenir mon fiancé. Osez en cette circonstance à la fois puérile et providentielle et Yseult est à vous. Mais soyez prompt, elle est fort entourée.

Radioux, très reconnaissant, il remercia et se jura de réussir.

Satisfaite, Amélie quitta la ronde et se glissant auprès du musicien, feignit de fureter dans la musique.

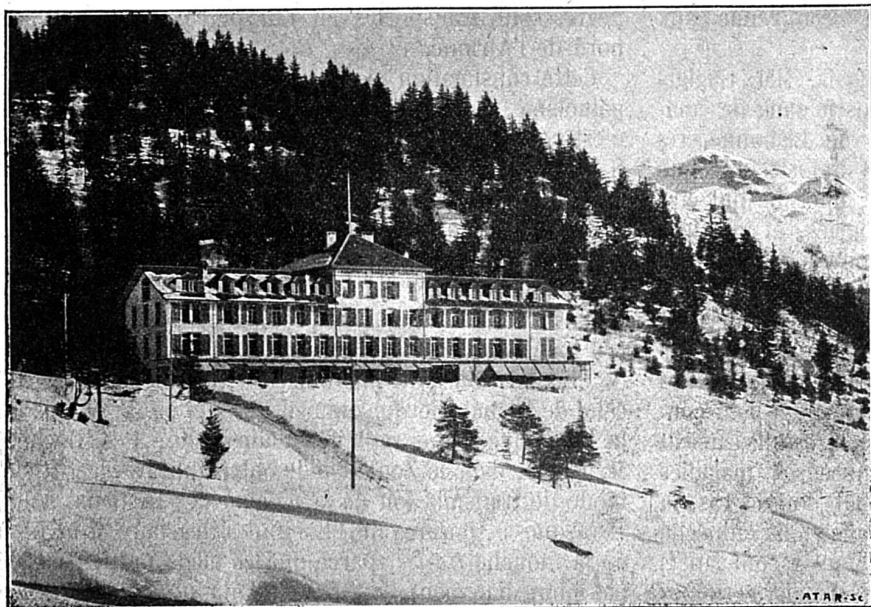
— Si vous n'avez invité aucune jeune fille pour passer sous le gui, tout à l'heure, insinua-t-elle, je me ferai un plaisir... vous êtes notre hôte... Yseult est fort accaparée.

Il fut touché de l'attention et accepta.

La ronde s'arrêtait ; minuit allait sonner à l'horloge de la grande salle... Bravement, Yseult se dirigea vers le fiancé choisi.

(A suivre)

Jeanne FRANCE.



Le Sanatorium populaire genevois, à Clairmont-sur-Sierre, près Montana. — Le peuple de Genève, dans un magnifique élan de fraternité et de philanthropie, a recueilli en quelques mois les fonds nécessaires pour faire construire à Clairmont-sur-Sierre, le bâtiment ci-contre, le Sanatorium populaire genevois. L'édifice, commencé le 16 avril 1902, a été achevé récemment ; et il a reçu peu après ses premiers malades. Il y a place pour 62 personnes choisies parmi les malades curables et ne disposant pas des ressources nécessaires pour aller se soigner dans des sanatoriums privés. Il a été formé une Société auxiliaire du Sanatorium, chargée de solder les dépenses d'entretiens, les frais et dépenses usuels qui se représentent à chaque exercice.



Vue générale du Sanatorium populaire genevois, à Clairmont-sur-Sierre, près Montana

LA MALADIE DU SOMMEIL

Voilà plus de cinq ans que l'attention des explorateurs et des colons africains a été appelée sur la maladie du sommeil qui ravage si cruellement le continent noir. En Europe, on s'en est assez peu occupé jusqu'au jour où les rapports alarmants des fonctionnaires firent comprendre aux gouvernements la nécessité d'envoyer sur place des missions d'études.

Depuis que trois nègres... somnolents ont été amenés à Paris, et présentés à l'Académie de médecine par M. le Dr Blanchard, la curiosité du public a été vivement excitée par les observations des médecins sur cette maladie singulière.

Les trois nègres, qui ont été soignés à l'hôpital de l'Association des Dames françaises, étaient ramenés par M. Brumpt, chef de travaux pratiques à l'Institut de médecine coloniale, qui avait suivi, en qualité de naturaliste, la mission du Bourg de Bozas au cours de sa traversée de l'Afrique équatoriale en 1901-1902. L'année suivante, M. Brumpt était envoyé au Congo par le ministre de l'Instruction publique pour étudier sur place la terrible maladie. Il ramena trois sujets à Paris pour continuer sur eux les expériences qu'il avait commencées en Afrique.

Le malade le plus atteint, Salomon, âgé d'environ 35 ans — on n'a pas encore d'état civil chez les nègres ! — était originaire d'Akra, dans la Côte d'Or : on croit qu'il contracta la maladie dans le pays du Bas-Oubanghi où il séjournait depuis longtemps : il avait la belle couleur de cirage brillant particulière aux nègres de Guinée. Macaya, le second, sujet français et âgé de 25 ans, à la figure intelligente, était né et avait vécu à Loango. Quant au dernier, c'était un enfant de 13 ans environ, nommé Bobenghi : il appartenait à la grande tribu anthropophage des Baugala, qui habite la région de Likouala. Son crâne fuyant et l'incapacité du regard révélaient en lui une race très inférieure.

Les trois nègres, qui furent soignés par le professeur Wurtz et M. Brumpt, avaient été placés dans un hôpital privé : car les réglemens de l'Assistance publique lui défendent d'accueillir dans ses hôpitaux les malades qui ne sont ni nés ni domiciliés à Paris. Malheureusement la maladie, pendant le voyage, avait fait de rapides progrès, et dès le début, on désespéra de sauver les pauvres noirs, qui moururent l'un après l'autre. Malgré les recherches des praticiens, la science reste encore désarmée devant ce fléau.

Et ce fléau est terrible. Dès qu'il fait son apparition dans un village, celui-ci se dépeuple aussitôt. On fuit devant la maladie comme autrefois, en Europe, on fuyait devant la peste. Elle fait devant elle le vide et le désert en causant d'effroyables ravages. Chaque année les victimes se comptent par milliers au Congo, en Guinée, dans la région des Grands Lacs. Si on n'arrive pas à enrayer l'épidémie, le jour viendra où la race noire disparaîtra de l'Afrique équatoriale. Les migrations des nègres, attirés dans les diverses colonies par les plantations des Européens, augmentent encore, par le mélange des races noires, la rapidité de la contagion.

Les symptômes de la maladie du sommeil varient peu d'un sujet à l'autre. Au début, le nègre devient apathique : sa figure prend une expression mélancolique et présente certaines bouffissures ; il est sujet aux maux de tête et se fatigue au moindre travail. Bientôt, il éprouve un besoin irrésistible de dormir, ou plutôt de somnoler : ces accès de torpeur deviennent de plus en plus longs et fréquents.

A l'état de veille, il a la pleine possession de son intelligence et de ses facultés physiques : sa sensibilité est même généralement surexcitée. Il mange les aliments qu'on lui présente, et répond aux questions qu'on lui pose, mais si on ne s'occupe plus de lui, il ne tarde pas à s'endormir. S'il marche, il chancelle comme s'il était ankylosé et à demi éveillé. Bientôt il meurt.

Une fois le caractère contagieux de la maladie reconnu,